

**CHOISIR D'ÉCRIRE L'HISTOIRE  
CHEZ FRANCESCO GUICCIARDINI :  
DIRE LA GUERRE ET ÉCHAPPER À FLORENCE<sup>1</sup>**

Moins de cinq ans avant sa mort, Francesco Guicciardini, âgé de 52 ans, décide en 1535 d'entreprendre d'écrire l'histoire de son temps. Et c'est bien d'une *décision* dont il s'agit. Le texte de l'*Histoire d'Italie*, chef d'œuvre de l'auteur, près de deux mille pages écrites et réécrites, racontant quarante années de « guerres d'Italie » de 1494 à 1534, commence en effet par cette phrase : « j'ai décidé, quant à moi, (*io ho deliberato* – le verbe *deliberare* est le même que pour la décision politique et le pronom sujet tonique de première personne, pas nécessairement utile, est exprimé explicitement) d'écrire les choses advenues de notre temps en Italie, après que les armes des Français, appelés par nos princes eux-mêmes, eurent commencé, non sans très grande agitation, à la perturber ». Ce « je » nu et solitaire, premier mot de l'auteur, qui s'empare du texte – sans prologue d'aucune sorte, ni paratexte voulu par l'auteur<sup>2</sup> – de façon péremptoire avant de disparaître quasiment des centaines de pages qui vont se succéder, a eu quelques difficultés à émerger : l'étude des différentes rédactions montre bien la genèse tourmentée de l'incipit, l'auteur n'ayant adopté cette façon de

---

<sup>1</sup> Ce texte a pour origine une conférence devant un public d'historiens français non italianisants, d'où certains choix d'écriture et le nombre très limité de notes. Pour une bibliographie guichardinienne plus complète je renvoie à la bibliographie qui se trouve à la fin de : Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *La politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002. J'ai aussi conservé le registre relativement oral de l'intervention.

<sup>2</sup> Plus généralement : si l'on excepte la préface au *Dialogo del reggimento di Firenze*, Guicciardini n'est pas un adepte des métadiscours sur son écriture.

claironner sa prise en main de l'écriture de l'histoire de son temps qu'au terme de bien des hésitations. C'est justement ce parcours qui conduit à ce tournant, à cette ultime décision d'un homme politique qui a passé sa vie à réfléchir sur la façon de prendre les meilleures décisions au profit de la république que je voudrais broser ici rapidement.

Au siècle précédent, Leon Battista Alberti rappelait que les marchands florentins ont toujours « les doigts tachés d'encre » : l'écriture est une pratique essentielle de leur quotidienneté et la *forma mentis* qu'ils acquièrent au fil de leur activité économique les pousse, d'ailleurs, à transférer sur d'autres secteurs de la réflexion, les répertoires d'action qui sont les leurs dans la gestion de leur patrimoine (notation pointilleuse de ce qui advient au jour le jour ; discours en partie double comme le veulent les règles de la comptabilité ; attention aux événements du monde proche mais aussi lointain qui peuvent être lourds de répercussions sur l'état des échanges ; prise en compte de la porosité entre intérêts personnels et intérêts collectifs – ceux de la famille élargie, du clan, voire de la cité). Dans ce cadre-là, choisir d'écrire l'histoire est un questionnement qui peut sembler presque incongru pour un patricien florentin. On ne choisit pas d'écrire l'histoire du temps présent, on l'écrit naturellement comme dans une vérité d'évidence. On l'écrit pour soi et pour ses proches – essentiellement pour ses descendants, surtout ses descendants mâles appelés à reprendre les activités familiales – pour qu'ils se rappellent ce qui a eu de l'importance et qu'ils tirent des enseignements du passé, pour qu'ils sachent tout de ce qui a « compté » (j'utilise à dessein le mot) pour leur famille. Le passé est une partie du patrimoine commun et son écriture un viatique pour la préparation de l'entrée dans le monde actif. Les écrits de famille (*ricordi, ricordanze, ghiribizzi, memorie di famiglia*) constituent ainsi dans la Toscane des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles un véritable genre spécifique, aux manifestations innombrables, qui a donné lieu à maintes études, notamment depuis une vingtaine d'années<sup>3</sup>. La première écriture de l'histoire de tout Florentin bien né est

---

<sup>3</sup> Voir la synthèse de ce courant critique dans l'important article de la *Letteratura italiana Einaudi* consacré à « La scrittura dei libri di famiglia » par Angelo Cichetti et Raul Mordenti (*Letteratura italiana*, a cura di Alberto Asor Rosa, vol. III, t. 2, *Le forme del testo. La prosa*, Torino, Einaudi, 1984, p. 1117-1159). Les mêmes auteurs ont aussi publié : *I libri di famiglia in Italia*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2 vol. (vol. 1 : *Filologia e storiografia letteraria*, 1985 – avec une importante bibliographie et une ébauche de corpus conséquent – et vol. 2 : *Geografia e storia*, 2001). En français, on consultera évidemment à

donc bien celle-ci : l'écriture de l'histoire de sa famille et de ce qu'il se passe dans la cité de son vivant, à l'image de ce qu'ont fait avant lui ses ancêtres. On pourrait presque dire que, dans ce cadre-là, on choisit moins d'« écrire l'histoire » que l'on est « écrit » par elle, dans une continuité clanico-familiale revendiquée et proclamée, le nom de la famille important davantage que celui de l'individu singulier. L'histoire de la famille préexiste à un individu qui doit la servir en apportant sa pierre à la constitution d'une archive aussi personnelle et privée que vivante et continue de la cité et de ses proches qui sera toujours le patrimoine exclusif de ces derniers, patrimoine immatériel, patrimoine social, patrimoine de formation qui a une importance capitale dans l'affirmation de chacun des *optimates* à jouer un rôle dans la communauté républicaine oligarchique. On n'a, dès lors, pas besoin *a priori* de bonne raison pour écrire, ni besoin de légitimité pour y prétendre, encore moins besoin de temps pour ce faire (puisque'il s'agit d'une composante nécessaire de l'existence, d'une sorte de devoir familial).

Mais les choses seraient trop simples si l'on s'en tenait là : si l'écriture est une sorte de déjà-là, de pré-requis, reste à déterminer le moment singulier où l'individu va s'en emparer de façon productive et reprendre à son compte le cheminement des ancêtres. Bref, la seule question qui vaille semble la suivante : quand commence-t-on à écrire (l'écriture fonctionnant comme une sorte de marqueur de l'accès à l'âge adulte où l'on passe du statut de lecteur/récepteur du texte des pères à celui de scripteur des textes pour les enfants) ? Immédiatement suivie, d'ailleurs, d'une autre question : que se passe-t-il, dès lors que sont remis en cause la relative harmonie du système de valeurs composant ensemble les intérêts de la cité et ceux de la famille ainsi que la place de la cité dans l'ordre du monde ? Dans ces deux interrogations se dessine une autre formulation, plus problématique, de l'articulation fondamentale dans l'écriture de l'histoire (surtout dans le choix du *moment* de l'écriture) entre un dessein singulier et l'inscription de ce dernier dans le déploiement d'une histoire de la collectivité.

Francesco Guicciardini n'est donc, si l'on me permet ce paradoxe, pas à proprement parler un historien même s'il a toujours écrit l'histoire du temps présent et du passé proche. Ou, plus exactement, il n'est pas seulement un historien, il l'est *de surcroît*, tout comme Machiavel n'est

---

ce propos les écrits de Christiane Klapisch-Zuber, notamment *La Maison et le Nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance* (Paris, Editions de l'EHESS, 1990).

philosophe que de surcroît, car pour Guicciardini, tout comme la guerre est trop sérieuse pour la laisser diriger par les capitaines, l'écriture de l'Histoire va vite recéler des enjeux trop importants pour la laisser aux historiens patentés... Si nous revenons donc au parcours de notre « auteur » (ou plutôt de notre « scripteur », de notre « écrivain », puisqu'il s'agit d'un auteur en devenir, pensé comme tel seulement de façon posthume, ce qui n'est pas de peu d'importance dans notre propos et dans le raisonnement que l'on peut tenir sur lui), on pourrait ainsi discerner dans le rapport de Guicciardini avec l'écriture de l'histoire trois phases distinctes.

### *1. L'Histoire évidente*

Une première phase, est donc celle de l'écriture d'évidence où l'histoire est d'abord de l'ordre du legs, de la partie constitutive de la mémoire familiale selon les principes d'une stratification perpétuelle où chaque membre du clan contribue à l'accumulation de données et d'enseignements pratiques et moraux. Nous sommes entre 1506 et 1511 et Francesco vient d'avoir vingt ans quelques années auparavant, c'est un jeune adulte, pas encore marié ou jeune marié, sans enfant, mais qui sait qu'il est naturellement tourné vers la chose politique. C'est le moment de l'écriture des *ricordanze* (des souvenirs), des « mémoires de familles », des premiers *ricordi* (ou « avertissements ») et de la première tentative d'historiographie *stricto sensu* avec les *Histoires florentines*. Ces *Storie fiorentine*, restées inachevées, reprennent l'histoire de Florence de 1378 à 1509 : d'un côté, on part de 1378 (qui est à la fois la date à laquelle pour la première fois un Guicciardini devient gonfalonier de justice, la plus haute des charges de l'Etat, mais aussi celle de la révolte des *Ciompi*, cette première grande révolte prolétaire urbaine européenne, impensé toujours présent de la pensée politique florentine postérieure) ; de l'autre, on arrive jusqu'au temps de l'écriture et cette histoire s'avère donc tout à la fois une histoire du siècle passé et une chronique politique du présent républicain.

### *2. L'Histoire diluée*

Entre 1511 et 1527, c'est le moment des discours d'occasion, du grand dialogue sur la réforme des institutions florentines (le *Dialogo del reggimento di Firenze*), de l'accumulation de centaines de *ricordi* comme

des précipités d'expérience du monde dans une sorte de stratification d'une jurisprudence individuelle quotidienne de l'homme politique. A priori, Guicciardini n'écrit pas l'Histoire durant ces années-là mais ce n'est là qu'illusion d'optique : il n'écrit pas l'histoire parce qu'il la pense chaque jour en la faisant dans les hautes fonctions qu'il occupe et dans la rédaction de textes censés proposer une ligne de lecture et de réforme, oscillant sans cesse, pour parler en termes wébérien, entre les logiques de la conviction et de la responsabilité, entre les logiques de l'espoir et de la nécessité. C'est le moment où à Florence sont écrits tous les grands textes de Machiavel ; un moment où l'historiographie alimente la réflexion politique parce que l'histoire met en route un comparatisme fondateur plus que des réflexions analogiques trompeuses ou des modèles illusoires. Bref, un moment où tout écrit politique est indissolublement aussi un écrit historique, une composante de l'« historiographie » (au sens où en parle Michel de Certeau). En effet, la crise du double paradigme politique dominant jusqu'alors causée par la défaite des armes italiennes face à celle des barbares d'outre-monts (le paradigme communal et le paradigme humaniste) place l'histoire au centre de la réflexion politique. Ce n'est plus l'historiographie qui est *factuellement* politique parce que les chroniques ont toujours accumulé le récit des heurts de faction ou parce que la noble histoire latinisante des chanceliers de la république (Bruni, Bracciolini ou Scala) déploie le récit édifiant des guerres de la libre cité contre les tyrans milanais, c'est le traité politique qui se lie à l'histoire, *fait* l'histoire et s'appuie sur elle, pour mieux faire la part de ce qui fonctionne et de ce qui ne fonctionne pas *hic et nunc* dans l'héritage proche ou lointain. L'écriture de l'histoire devient à ce titre une sorte de pendant laïque de la prophétie religieuse dont on sait bien que, contrairement à ce que l'on croit parfois trop vite, elle parle moins de l'avenir que de *ce qui ne va pas* dans le *présent* et qui dit moins l'impuissance des hommes que leur responsabilité d'être libres qui ont en mains leur destin.

### 3. *L'Histoire nécessaire*

À partir de 1527 (et jusqu'à sa mort en 1540), c'est-à-dire à partir de la défaite radicale du grand projet politico-militaire de Guicciardini, la ligue de Cognac, qui se termine tragiquement par le sac de Rome en mai 1527, le rapport du Florentin avec l'histoire évolue encore. Vingt ans après ses

*Storie fiorentine* de jeunesse, Guicciardini éprouve le besoin tout à la fois de faire l'histoire de cette défaite pour démontrer que l'échec n'entache pas la rationalité du choix (ce sera la tâche des harangues *Consolatoria*, *Accusatoria* et *Defensoria*) et d'engager un travail de méthode sur l'écriture de l'histoire à travers les *Choses florentines* (le *cose fiorentine*). S'il ne sait rendre compte de cette guerre perdue, l'auteur ne pourra plus avoir la moindre *auctoritas* dans le champ politique : expliquer la défaite c'est continuer à agir et se préparer à revenir en lice. Non seulement l'écriture de l'histoire est écriture politique par sa matière mais aussi par la logique qui prévaut à l'écriture et par les effets que cette nouvelle rationalisation historiographique aura pour l'auteur et pour ses contemporains. En outre, s'il ne peut être méthodologiquement porteur d'un indiscutable discours de vérité, l'entreprise n'a pas de sens : non seulement il faut écrire l'histoire mais il convient d'écrire une histoire « vraie », ou tout du moins véridique.

\* \* \*

Reprenons maintenant plus précisément ces trois phases

*L'écriture d'évidence* est marquée par trois textes : les *ricordanze* (« souvenirs », le nom fut donné au texte par Roberto Palmarocchi, alors que leur premier éditeur, Giuseppe Canestrini, leur avait donné en 1867 le nom de « ricordi autobiografici » dans le vol X des *Opere inedite*)<sup>4</sup>, les *mémoires de famille* et les *Histoires florentines*. Dans les premières, Guicciardini se contente de noter des événements de sa propre vie de citoyen florentin de sa naissance jusqu'à la fin de l'année 1515. Pour quoi cette date de 1515 ? Parce que à ce moment-là, l'auteur est nommé gouverneur de Modène par le pape Léon X : dès lors, il ne cesse de vivre dans les états pontificaux, avec diverses charges de haut fonctionnaire jusqu'en 1527. En juillet 1527, de retour à Florence, il écrira explicitement en reprenant ses *ricordanze* pour un court laps de temps qu'il avait arrêté de les rédiger car il s'était retrouvé durant onze années « hors de la cité ». L'écriture privée tend à prendre une autre forme quand son auteur n'est plus un simple citoyen mais un acteur de l'histoire : les *ricordi* dont l'horizon a

---

<sup>4</sup> Sur les erreurs des éditeurs de ces textes et la nécessité d'un réexamen de leur travail philologique voir les pages intéressantes de Angelo Cicheti et Raul Mordenti in *I libri di famiglia in Italia*, vol. 1, op. cit., p. 43-86.

un degré plus élevé d'universalité. Enfin, on notera que la tentative de reprendre ses *ricordanze* en 1527 avorte rapidement : Guicciardini ne peut plus faire comme s'il n'était pas passé au feu de la grande histoire et reprendre comme si de rien n'était ses pratiques d'écriture précédentes, il doit en inventer d'autres.

De même, dans ses « mémoires de famille » écrites elles aussi entre 1506 et 1508, Guicciardini commence en soulignant que l'utilité de ses écrits pour la formation morale des membres de la famille (le texte « ne peut être qu'utile à mes descendants » pour « imiter les vertus et savoir fuir les vices ») avant de dérouler une série de portraits de famille qui insistent sur l'engagement de ses ancêtres dans la gestion de la cité. Le moment choisi pour arrêter le récit d'histoire familiale est là encore significatif. Guicciardini arrête en effet ses mémoires familiales en 1492-1493 à l'occasion du récit de l'ambassade de son père Piero auprès de Lodovico Sforza, maître du duché de Milan : l'ambassade est décisive puisqu'il s'agit de renouer l'alliance entre les Médicis et les Sforza et d'éloigner du même coup Pierre de Médicis de son alliance avec le roi de Naples qui irrite le roi de France et sera pour beaucoup dans sa décision d'entreprendre la conquête de Naples. Quand se profile la descente de Charles VIII dans la péninsule, l'écriture familiale de l'histoire cesse pour laisser la place aux *Storie fiorentine* comme l'a démontré la belle étude de Nicolai Rubinstein sur les chronologies respectives des deux textes<sup>5</sup>.

Est-ce à dire que les *Storie fiorentine* marqueraient la rupture radicale attendue, à savoir ce choix d'entrer, enfin, dans l'écriture du « grand récit » de la communauté républicaine florentine ? Les choses sont encore une fois plus complexes : si le récit court de 1378 à 1509, on remarque d'emblée que les années 1378-1454 font l'objet d'un simple résumé très succinct des événements principaux. L'auteur note lui-même qu'il se doit d'être plus prolix seulement à partir de 1454 et de la paix de Lodi car personne n'a raconté cette histoire du passé proche de la cité. Certes, il se rattache par là à une vieille logique notariale des chroniqueurs qui fonde leur propre travail sur celui des prédécesseurs dont ils poursuivent l'œuvre commune. Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que

---

<sup>5</sup> Sur les questions de chronologie pour les « *memorie di famiglia* » et les « *storie fiorentine* », l'étude de référence reste encore le remarquable article de N. Rubinstein, « The *Storie fiorentine* and the *Memorie di famiglia* by Francesco Guicciardini », *Rinascimento*, IV, 1953, p. 170-225.

Guicciardini ne fait pas exactement ce qu'il dit : ce n'est pas à compter de 1454 qu'il est plus disert mais bien à partir de 1494. L'essentiel du texte est de fait consacré aux années 1494-1508 (date à laquelle le texte reste inachevé avant même la reconquête de Pise). Guicciardini n'entend pas ainsi faire simple œuvre de chroniqueur mais hiérarchise les données en fonction de ce qui est important pour lui. Il entend écrire l'histoire *de* son temps afin d'agir *dans* son temps. C'est moins la longue durée de l'histoire de la cité qui importe pour lui que la compréhension de la nouveauté et de l'inédit, de ce « cantique nouveau » que Savonarole appelait les Florentins à chanter au Seigneur, de ce qui fait que, selon une phrase des *Storie fiorentine* mille fois citée (mais qui n'en pas pour autant perdu de son acuité...) « avec la venue du roi Charles était entrée en Italie une flamme et une peste qui non seulement changea les États mais les façons de les gouverner et les façons de faire la guerre ». Le passé proche est porteur de ruptures si décisives que la survie même de la république est en jeu dans les nouvelles guerres : il ne s'agit plus de déplacer une frontière de quelques kilomètres ou de conquérir tel ou tel bourg fortifié (*castello*) mais bien d'abattre des dynasties et de conquérir des États. Dans ces circonstances, l'histoire du temps présent s'impose comme la seule histoire qui ait une efficacité. De prime abord, cette histoire reste encore largement limitée à l'État florentin : le jeune Guicciardini tente d'y trouver sa place (par son écriture, par son mariage avec une Salviati et par son activité dans les jeux de faction) et ses « histoires florentines » sont aussi une tentative pour cartographier les partis en présence dans la cité et comprendre quelle pourrait être la meilleure réforme des institutions de la République. Le présent engage et l'auteur s'engage dans le présent politique de sa ville natale en prenant des positions, en prenant parti. Dans sa célèbre monographie *Francesco Guicciardini. Dalla politica alla storia*, Vittorio De Caprariis a pu parler à propos de ce texte, avec quelque exagération, de « pamphlet politique ». La « lecture des choses antiques » (c'est-à-dire des anciens historiens) n'est rien sans « l'expérience des choses modernes », c'est-à-dire la participation au gouvernement de la république, selon la célèbre phrase de la lettre de dédicace du *Prince*, rédigé quelques années plus tard, en 1513, et fruit de la même expérience. Sans maniement des affaires du monde, il est difficile de le comprendre et d'écrire son histoire tout comme sans écriture ou sans compréhension de l'histoire du passé proche et du temps présent il est difficile de manier les affaires du monde. Il

ne faut pas simplement, selon le vieux *topos* grec, avoir été témoin pour être un historien crédible, il faut avoir participé aux affaires pour en parler : du même coup, montrer que l'on est capable de comprendre et d'écrire l'histoire du présent belliqueux est un banc d'essai, une démonstration des capacités à comprendre et donc à agir. Les frontières se brouillent entre le traité politique et l'historiographie, la seconde a besoin des clés interprétatives du premier, qui lui-même n'a accès à aucune matière pertinente s'il s'abstrait de la concrétude des faits présent et de l'héritage d'un passé proche qui reste toujours un des éléments de la conjoncture. Dans l'une de ses rares remarques de méthode sur l'historiographie (le *ricordo* C 143)<sup>6</sup>, Guicciardini renverra ainsi tous les historiens du passé et du présent à leurs chères études en leur reprochant d'avoir « négligé d'écrire bien des choses qui en leur temps étaient connues parce qu'ils les présupposaient connues ».

Le même parcours inductif amenant de la reconnaissance du détail important (les fameux *particolari*), à la sélection que permet le discernement (la *discrezione*), et enfin à la décision ou à l'acte d'écriture est partagé par l'historien et par l'homme d'État, le gouvernant. C'est d'ailleurs sur ce parcours que se fonde aussi la légitimité de celui qui écrit : « j'en ai moi-même fait l'expérience aussi puis-je le dire et l'écrire » (*ricordo* C 118)<sup>7</sup>. *Magistratus virum ostendit* reprennent ainsi tout au long de leur œuvre, de façon différente Machiavel, Guicciardini ou Castiglione. Machiavel le fait implicitement à travers l'épiphanie d'une vertu *sui generis*

---

<sup>6</sup> Parmi che tutti gli istorici abbino, non eccettuando alcuno, errato in questo, che hanno lasciato di scrivere molte cose che a tempo loro erano note, presupponendole come note; donde nasce che nelle istorie de' Romani, de' Greci e di tutti gli altri, si desidera oggi la notizia in molti capi; verbigratia, delle autorità e diversità de' magistrati, degli ordini del governo, de' modi della milizia, della grandezza delle città e molte cose simili, che a' tempi di chi scrisse erano notissime, e pero' pretermesse da loro. Ma se avessero considerato che con la lunghezza del tempo si spengono le città, e si perdono le memorie delle cose, e che non per altro sono scritte le istorie che per conservarle in perpetuo, sarebbono stati più diligenti a scriverle in modo, che così' avessi tutte le cose innanzi agli occhi chi nasce in una età lontana, come coloro che sono stati presenti, che è proprio el fine della istoria ».

<sup>7</sup> « A chi stima l'onore assai, succede ogni cosa; perché non cura fatiche, non pericoli, non danari. Io l'ho provato in me medesimo, però lo posso dire e scrivere; sono morte e vane le azione degli uomini che non hanno questo stimulo ardente ».

mais le dicton est repris explicitement par Castiglione<sup>8</sup> ou par Guicciardini. La sentence est empruntée peut-être aux *Disputationes camaldulenses* de Cristoforo Landino<sup>9</sup> mais Guicciardini pourrait aussi l'avoir tiré directement de l'*Éthique à Nicomaque* (V, 3, 1130a - Aristote y place le mot dans la bouche du sage Bias et, surtout, il l'insère dans un passage consacré à la *justice* comme vertu suprême, ce qui a pu frapper un juriste comme Guicciardini<sup>10</sup>). Chez Guicciardini le second adage évoqué est présent dans trois « avertissements » dont le contenu est proche en A12<sup>11</sup>, en B 36<sup>12</sup> et en C 163<sup>13</sup>. Enfin, ce « proverbe très vrai » retrouve sa qualification de « proverbe » - perdue entre A12 et C 163 - et une place éminente, en langue vulgaire cette fois, dans un passage significatif de la *Storia d'Italia*. En effet, il scelle la dernière ligne de l'ouvrage : Guicciardini le reprend pour introduire le pontificat de Paul III, fraîchement élu en 1534, et renvoyer le jugement à porter sur ce dernier au « témoignage » de « ceux qui écriront

---

<sup>8</sup> *Il Libro del Cortegiano*, IV, 4.33 (selon la numérotation introduite dans l'édition Mondadori d'Amedeo Quondam) – Milano, 2002, p. 341) : « Però ben disse Biantè che i magistrati dimostrano quali siano gli uomini ».

<sup>9</sup> Si tant est que notre auteur ait consulté cet ouvrage publié en 1475 où l'auteur renvoie ledit propos à Anaxagore de Clazomène. Voir C. Landino, *Disputationes camaldulenses*, in *Prosatori latini del Quattrocento*, ed. E. Garin, Milano-Napoli, Ricciardi, 1952, p. 772. Le passage s'inscrit dans le cadre d'une intervention de Laurent le Magnifique en défense de la vie active : « Ego autem non ignoro vires in re publica et magistratibus maximo in pretio apud mortales esse, maximosque honores ad eos pervenire qui illis funguntur, si cum summa virtute eos administrarint [...] Quapropter sapienter Clazomenius ille Anaxagoras magistratus ait virum ostendere »

<sup>10</sup> Sur l'importance de la formation juridique de Guicciardini et sur ses effets dans les formes que prennent son écriture et sa réflexion voir les travaux de Paolo Carta rassemblés dans le livre en cours d'impression *Tre lezioni su Francesco Guicciardini. Diritto, politica e letteratura* (Padova, CEDAM, 2007).

<sup>11</sup> Dans ce *ricordo* se retrouve déjà en gros la formulation de B 36 citée ci-dessous, avec en sus la notation qu'il s'agit là d'un « verissimo proverbio ».

<sup>12</sup> « È molto laudato appresso agli antichi el proverbio : *Magistratus virum ostendit*; perché non solo fa cognoscere per el peso che s'ha, se l'uomo è d'assai o da poco, ma ancora perché per la potestà e licenzia si scuoprono le affezione dello animo, cioè di che natura l'uomo sia; atteso che quanto l'uomo è più grande, tanto manco freno e rispetto ha a lasciarsi guidare da quello che gli è naturale ».

<sup>13</sup> « Quanto fu accomodato quello detto degli antichi : *Magistratus virum ostendit* ! Non è cosa che scuopra più la qualità degli uomini che dare loro faccende e autorità. Quanti dicono bene, che non sanno fare! Quanti in sulle panche e sulle piazze paiono uomini eccellenti che adoperati riescono ombre ! »

les choses advenues en Italie après son élection »<sup>14</sup>. L'exercice de la magistrature, la confrontation continue avec la prise de décision politique fondée sur l'analyse de la conjoncture spécifique, permet d'« apprécier », dans le sens où elle lui donne son prix, la valeur de l'individu (et, pourrait-on ajouter, de l'histoire de son temps qu'il sera amené à rédiger). L'expérience tragique de la guerre réduit en effet le passé de l'héritage et le futur de la prophétie au présent de l'agir et de la parole politiques, le seul temps qui qualifie l'homme d'Etat. Cette *expérience* radicale fait du conflit de temporalités en cours dans les guerres d'Italie un élément productif pour questionner les rythmes, les espaces, les identités et la nature de l'objet sur lequel porte l'analyse historique, indissociable elle-même de l'action politique puisque les mots sont énoncés pour comprendre mais aussi pour agir ici et maintenant.

C'est le moment pour Guicciardini des discours d'occasion (tel le *discours de Logroño* en 1512), discours sur la réforme du gouvernement pour assurer la survie de ce qu'il va nommer dans son dialogue une « république tempérée », ou du questionnement systématique du patrimoine sémantique de la tradition historico-politique florentine. L'Etat (*stato*), la loi (*legge*), la liberté (*libertà*) ne recouvrent plus une signification qui va de soi et doivent être redéfinis. Il faut se méfier de la « douceur des mots » qui nous éloigne de la « substance des choses » et de leurs « effets », selon une recommandation du *Dialogue sur la façon de régir Florence* (1521-1525)<sup>15</sup>.

Dès lors, l'écriture de l'histoire passée ou la référence aux historiographes de la cité n'est plus un moment d'intégration du présent dans le *continuum* communautaire mais un simple réservoir d'exemples, plus que de modèles, qui permettent d'analyser les faiblesses endémiques et de proposer des solutions pour éviter le renouvellement des erreurs. Le propos qui était initialement radicalement florentin (trouver les institutions nouvelles susceptibles de faire face à l'état d'urgence, en remédiant à l'instabilité politique) ne s'en tient pas là et peut devenir un discours à portée plus universelle, représentatif d'une évolution de la tradition républicaine et de la formation progressive d'un nouveau type de savoir historico-politique. Même la *Signoria*, clé de voûte des institutions

---

<sup>14</sup> Les derniers mots de l'ouvrage sont en effet : « è verissimo e degno di somma laude quel proverbio, che il magistrato fa manifesto il valore di chi lo esercita »

<sup>15</sup> Je renvoie sur ce point à la deuxième partie de notre ouvrage *La politique de l'expérience*, cit.

républicaines, peut dès lors être remise en question. Encore une fois l'héritage communal passe du statut de patrimoine intouchable à simple élément de la conjoncture, le legs n'est plus une valeur à défendre mais une donnée de l'existant, qui peut être fragilisé par une situation nouvelle, par ces *tempi avversi*, « temps contraires », qui sont la pierre de touche (*il paragone*) du cœur des hommes. Les institutions ne sont plus naturellement bonnes et, scandale entre tous, il affirme, reprenant une leçon savonarolienne provocatrice, que Florence n'a jamais été bien gouvernée (ce en quoi il est d'accord avec son ami Machiavel).

Guicciardini commence alors à tirer les conséquences de son expérience de gouverneur et de diplomate dans l'État cosmopolite par excellence, l'État pontifical, même si ce sont deux papes florentins, Léon X puis Clément VII (avec entre les deux le bref intermède « barbare » d'Hadrien VI) qui règnent à Rome. Florence n'est qu'un « petit État » (pour reprendre une catégorie - celle du *kleine staat* - chère à certains historiographes allemands du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle) qui ne peut avoir que comme objectif de conserver son territoire et non de s'étendre (à la différence de ce qui était le cas dans la dynamique machiavélienne de l'Histoire). Du même coup, ce n'est pas à partir d'une perspective florentine que l'on peut comprendre l'histoire européenne. La prise de conscience est d'autant plus importante que, on l'a vu, faute d'une telle compréhension, l'existence même de l'État florentin peut être remise en cause. Dans les faits et dans l'action, Guicciardini le comprend en se faisant le plus chaud partisan de la Ligue de Cognac, dernier sursaut des États italiens alliés avec le roi de France contre l'Empereur Charles Quint pour défendre « la liberté d'Italia ». Dans ses écrits, quand il en aura le temps, après la déroute de la ligue, Guicciardini défend encore et toujours cette position. Ce n'est pas parce que les armées pontificales ont été défaites que l'analyse qui conduisit à lancer la campagne était fautive<sup>16</sup>. La pression de l'Histoire, celle des champs de bataille, conduit à reprendre la réflexion sur l'Histoire, celle des mots. Il s'agit de trouver encore et toujours une façon de dire la guerre incessante : le diagnostic du caractère inédit de ces guerres est fait depuis le début du siècle (on se rappellera la citation des *Storie fiorentine*), la

---

<sup>16</sup> Voir sur ce point mon étude intitulée « Du jugement de soi au tribunal de l'Histoire : l'analyse immédiate de la défaite dans les écrits de Francesco Guicciardini après le sac de Rome (1527-1530) », in *L'Actualité et sa mise en écriture dans l'Italie des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, études réunies par D. Boillet et C. Lucas, Paris, CIRRI, vol. 26, 2005, p. 85-102

description plus ou moins élégiaque du désastre a déjà été largement entreprise par d'autres<sup>17</sup>, les effets induits par la guerre sur le gouvernement ont été le centre privilégié par la réflexion d'un Machiavel ou d'un Guicciardini (c'est bien le cœur du *Prince* et des *Discours* avec la question des « armes »), mais ces guerres attendent encore leur grand récit. Ce manque devient une sorte de béance dès lors que se produit l'impensable et l'impensé avec la mise à sac en mai 1527 - pour la première fois depuis 1000 ans - de la capitale de la Chrétienté. Mais, surtout, celui qui a voulu cette guerre, Guicciardini est devenu en 1526 une sorte de premier ministre du pape « lieutenant-général » de Clément VII, chargé à ce titre d'organiser la campagne de la dernière chance : il doit donc justifier son œuvre, faute de quoi il serait dénué de toute légitimité pour continuer à agir dans l'Histoire et, par la suite, à l'écrire. C'est bien ici la question de l'*auctoritas* de l'homme politique qui va fonder l'*auctoritas* de l'Historien.

La *nécessité de l'Histoire* va donc se dire, quant à elle, de la *Consolatoria* à la *Storia d'Italia*. Comme souvent en effet chez Guicciardini, la matrice de la réflexion est encore autobiographique<sup>18</sup>, et il faut y voir à la fois une trace de la conscience de sa place spécifique dans la communauté républicaine et une illustration de la crise de cette communauté (que, selon le patricien florentin, seul pourraient résoudre des hommes d'exception). Tout comme on parle aujourd'hui d'ego-histoire, le Florentin se livre à un exercice d'ego-politique à l'occasion du plus grand drame de sa carrière : la faillite tragique de son grand dessein politique et l'échec de cette alliance anti-impériale dont il avait été l'un des maîtres d'œuvres. Il entreprend ainsi de se justifier dans trois courts textes (*Consolatoria*, *Accusatoria*, *Defensoria*), écrits comme des harangues fictives dans les mois qui suivent le sac de Rome : il s'agit pour lui de montrer que si le projet n'a pas été couronné de succès il n'a pas failli personnellement (plaidoyer *pro domo* lié à la conjoncture de la campagne) mais aussi que la décision prise en l'occurrence était raisonnable, qu'elle répondait à une rationalité qui n'a été mise en défaut que par les aléas de la guerre (ces

---

<sup>17</sup> On en trouve des illustrations dans les quatre volumes des *Guerre in ottava rima* (Modena, Panini, 1990).

<sup>18</sup> Je renvoie sur ce point à : « Qu'est-ce qu'un homme d'État ? Réflexions sur l'écriture autobiographique de Francesco Guicciardini », en cours de publication dans les actes du colloque *Les vies parallèles : biographie, autobiographie, conscience de soi et conscience de l'autre* (Bruxelles, Brepols, 2008).

*necessità* pas toujours contrôlables qui sont aussi au cœur du propos machiavélien). Pour satisfaire la première logique (celle d'une défense juridique de son action), il suffit à l'auteur de rappeler ce qu'il a fait entre 1525 et 1527. Il croit encore longtemps que pour répondre au second impératif (l'explication du caractère inéluctable de cette campagne) il suffit d'entreprendre, dans une logique mémorialiste, des « commentaires » de sa lieutenance, un récit de ses *res gestae*. C'est ce qu'il va commencer à partir de 1535 en rédigeant l'histoire de ce qui est advenu après la bataille de Pavie en 1525 (cette déroute de l'armée française qui fit beaucoup pour convaincre les puissances italiennes, et Guicciardini, qu'il convenait de tenter un dernier sursaut pour éviter de tomber sous la domination impériale). Mais au bout de quelques mois, il comprend que ce récit-là n'est pas suffisant, qu'il ne remonte pas à l'origine, qu'il ne développe qu'une chaîne de causalité partielle, qu'il ne définit pas une *epokê* dans son intégralité, qu'il ne parvient pas à cerner un moment historique sans sa cohérence et sa spécificité. Pour arriver à dépasser cette impasse historiographique et tout simplement rationnelle, Guicciardini a dès lors besoin de remonter plus loin, de signifier un début à ce processus, de marquer un tournant dans l'histoire, qui sera aussi le début obligé du grand récit. Or ce tournant est bien le début des guerres d'Italie à l'automne 1494. Dès lors, il abandonne les quelques dizaines de pages déjà rédigées sur les événements qui se succédèrent après la bataille de Pavie et revient trente ans plus tôt<sup>19</sup>. Du même coup, il échappe pour la première fois à lui-même et à Florence, il adopte une forme de distanciation, de dédoublement, qui avait été méthodologiquement préparée par les harangues fictives de la fin de l'année 1527 (dans lesquels l'écrivain menait un dialogue rhétorique avec l'acteur de l'histoire comme s'il s'agissait d'un autre lui-même). Sa posture devient celle d'un juge de l'Histoire du monde qui fonde la légitimité et la souveraineté de sa parole sur l'exactitude des faits qu'il narre et, surtout, des chaînes de causalité qu'il reconstitue. Il n'a dès lors plus besoin de revendiquer explicitement la crédibilité et la fiabilité de son propos,

---

<sup>19</sup> Le rappel de la genèse de la *Storia d'Italia* reprend évidemment la magistrale reconstruction qu'en a donné Roberto Ridolfi dans son étude intitulée « Genesi della Storia d'Italia » (aujourd'hui rééditée dans une version augmentée in *Studi guicciardiniani*, Firenze, Olschki, 1978 (mais une première rédaction de cet article remonte à 1936).

contrairement à un *topos* de l'historiographie solidement ancré depuis Thucydide<sup>20</sup>.

Cette crédibilité s'impose d'elle-même dans la lente progression de l'hypotaxe guichardinienne qui dans les tours et détours de la phrase entend restituer une explication totale de l'événement, sans négliger le moindre élément de compréhension. Puisqu'il dit *tout* il n'a pas besoin de dire qu'il dit *vrai* et qu'il dit *bien*. Du même coup, il fonde une autre façon d'écrire l'histoire dans laquelle se nouent les impératifs de l'explication d'une rationalité politique de la guerre avec le réquisit d'une élaboration du propos à partir de sources qui ne soient pas purement narratives (d'où le recours systématique à des fonds d'archive florentins et aux rapports d'ambassade). Le laboratoire de cette écriture de l'histoire avait été un autre texte inachevé, rédigé en 1529, durant l'*otium* de l'exil provisoire, qui sera vite abandonné et auquel son éditeur moderne, Roberto Ridolfi, donnera le nom de *Choses florentines (cose fiorentine)*. Dans ces fragments d'un gros ouvrage qu'il avait envisagé d'écrire sur l'histoire de Florence et que, de façon significative, il laissera de côté assez vite sans jamais le reprendre, Guicciardini s'emploie à déconstruire les mythes de l'histoire de la cité, à commencer par celui de sa fondation (en refusant à la fois les deux thèses traditionnelles – la thèse « césarienne » et la thèse « fiésolienne »). Par ailleurs, au lieu de reprendre un exposé chronologique, il concentre son attention sur des nœuds interprétatifs thématiques de l'histoire florentine (la religion, le gouvernement, les conflits internes à la cité, extension territoriale de l'Etat, la population, l'armée, le commerce – il n'aura pas le temps, il ne prendra pas le temps de traiter ces quatre dernier sujets restés à l'état de projet). Nous sommes en face de la constitution d'une sorte de cartographie des causalités fondamentales de tout histoire d'un État, surtout d'un État en guerre, plus que d'une histoire d'une cité particulière ; des causalités qui se croisent, se contaminent et s'additionnent plus qu'elles ne se contredisent. Selon Guicciardini, adopter une seule ligne directrice pour expliquer cette histoire fait courir le risque à l'historien d'une histoire idéologique (il considère que le reproche vaut pour Villani comme pour Bruni ou Machiavel). Les impératifs de la méthode dans ce texte l'emportent ainsi largement sur la passion patriotique du citoyen et sur les racines familiales de l'auteur. Mais, tout comme quelques années plus tard, les *res gestae* de la lieutenance s'avèrent lacunaires et insuffisantes, la

---

<sup>20</sup> Voir sur ce point E. Scarano, *La voce dello storico*, Napoli, Liguori, 2006, p. 21.

perspective florentine reste insatisfaisante. Ce n'est pas une énième histoire de Florence qu'il faut écrire mais l'Histoire d'Italie comme histoire de l'Europe parce que c'est dans la péninsule au cours des guerres d'Italie que se met en place bonne part de la genèse de l'Ancien Régime, ou en tout cas de la façon dont il va se penser. Durant ce demi-siècle de conflit quasi permanent sont en effet pensés et formulés deux facteurs dominants de la politique européenne du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : la guerre de conquête, qui supprime les vieilles querelles dynastiques, et la théorie de l'équilibre, comme régulation de cette politique de puissance. L'horizon de cette Histoire n'est pas, comme dans les vieilles chroniques, la pacification de la cité ou, comme dans les histoires humanistes de la politique extérieure florentine au XV<sup>e</sup> siècle, le retour de bonnes relations avec les voisins immédiats mais c'est bien le fonctionnement de la politique comme une des formes de la guerre et de la guerre comme une des configurations des débats politiques.

Cette histoire-là se veut *immédiate* dans le double sens où elle fait l'histoire du temps présent et où elle se méfie des médiations du récit d'autrui, des interprétations. Le présent s'impose dans sa radicale spécificité et la tragédie du présent impose une forme d'écriture spécifique où ce « je » péremptoire initial s'efface vite, où le « discours » ne doit pas prendre le dessus sur le « récit ». On pourrait dire que Guicciardini transfère ainsi à l'Histoire et aux faits la méthode philologique appliquée aux textes par les grands humanistes du siècle précédent (l'attention à la lettre du texte détaché de ses scories médiévales devient l'attention à tous les détails constitutifs de l'événement au-delà des interprétations ; la recherche des textes anciens disparus a son pendant dans la recherche des sources possibles secrètes ou oubliées ; la conscience de l'historicité de la langue devient la prise en compte du legs politico-historique à l'œuvre dans toute conjoncture ; l'exemplaire autonomie du texte devient la nudité de l'événement ; la conscience des ruptures nécessaires par rapport au passé proche est transférée du champ de la réflexion sur les arts libéraux à celui de la pensée de la politique et de la guerre) : nous pourrions parler à cet égard d'une « philologie politique<sup>21</sup> » engagée dans une entreprise de dévoilement

---

<sup>21</sup> Sur cette catégorie, qui est au cœur des travaux que je mène depuis vingt ans avec Jean-Claude Zancarini, voir le dernier numéro de la revue *Laboratoire italien* (ENS Editions, 2007) dont le dossier monographique est consacré à « Philologie et politique » (voir

où rien ne va de soi, y compris les mots de l'Histoire. Ce n'est plus en Florentin, ni en ministre du pape, que Guicciardini écrit mais en Homme politique historiographe, sans que les deux déterminations soient dissociables. L'Histoire s'affirme potentiellement comme un nouveau savoir : l'histoire des guerres, en tant qu'instrument d'organisation du monde et d'intelligibilité de la violence des événements, peut ainsi se substituer au (ou du moins rivaliser avec le) droit, en tant que déploiement des légitimités dynastiques ou communautaires de longue durée. Au même titre que la politique, et en liaison étroite avec elle, la nouvelle histoire s'impose comme un savoir inédit, sécularisé et contemporain. Cette science profondément humaine joue quarante ans après un rôle comparable à celui des sermons prophétiques de Savonarole (avec la grande différence que les outils de la raison laïque se substituent à ceux de l'eschatologie apocalyptique) : elle offre aux lecteurs une nouvelle maîtrise du temps et une compréhension de l'époque qui se crée dans l'existence même de l'ouvrage et des termes qu'il se fixe.

Dès lors l'œuvre n'est plus *florentine* et la langue suit cette évolution, comme l'a parfaitement montré Mario Pozzi<sup>22</sup> (Guicciardini gomme une bonne partie de ses régionalismes lexicaux ou syntaxiques). Elle n'est pas plus « italienne » bien sûr, le titre apocryphe ne devant pas faire oublier que cette histoire n'est pas une *Histoire d'Italie* mais une histoire de ce qu'il est advenu *en* Italie à une époque donnée, parce que, justement, la péninsule fut durant cette période l'épicentre de la lutte des grandes monarchies nationales. Elle prétend à un statut universel. Mais, à la différence de ce qu'entendait faire un Pietro Bembo avec la codification de la langue vulgaire dans ses *Prose della volgar lingua*, publiées en 1525, il ne s'agit pas ici d'échapper au temps présent (ce que firent aussi nombres d'historiens selon le Bodin du *Methodus* rappelant Aristote à ce propos et toutes les méfiances à l'égard de l'histoire contemporaine<sup>23</sup>), en favorisant la création d'un espace de substitution échappant aux contradictions de l'histoire en privilégiant comme destinataire la postérité<sup>24</sup>. Guicciardini écrit

---

notamment l'article de J.-C. Zancarini consacré à cette catégorie de « philologie politique ».

<sup>22</sup> Voir M. Pozzi, « Machiavelli e Guicciardini : appunti per un capitolo di storia della prosa italiana », *Lingua e cultura nel Cinquecento*, Padova, Liviana, 1975, p. 49-72.

<sup>23</sup> *La Méthode de l'Histoire*, éd. P. Mesnard, Paris, Les Belles Lettres, 1941, p. 296.

<sup>24</sup> Sur ce point voir J.-L. Fournel, « L'écriture de la catastrophe dans l'Italie en guerre (1494-1559) », in *Europe*, 2006, numéro monographique *Ecrire l'extrême*, p. 102-114.

l'Histoire d'Italie pour dire le présent à ceux qui le vivent encore et en subissent le contrecoup. On comprend peut-être mieux pourquoi Guicciardini fut considéré comme l'Historien par excellence pour les lecteurs de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (l'« Historien » par antonomase pour Du Plessis Mornay comme d'autres disaient au Moyen Age le Philosophe pour évoquer Aristote), « père de l'histoire » pour Bodin et seul moderne comparable aux Anciens<sup>25</sup>.

**Jean-Louis FOURNEL**

Université Paris VIII et UMR 5206 Triangle (ENS LSH, Lyon)

---

<sup>25</sup> *Méthode de l'Histoire*, cit., p. 302, 308, 309 et 313.